

Maitre de conférences en ancien français, Christine SILVI met en garde les enseignants sur les dangers des éditions scolaires des textes médiévaux. On peut voir à travers l'exemple qu'elle présente combien, en effet, il est facile de « tomber dans les pièges tendus par ces éditions » selon ses propres termes.

POUR UNE AUTRE APPROCHE DE LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE EN CLASSE DE FRANÇAIS

L'EXEMPLE DU LIVRE DES MERVEILLES DE MARCO POLO

Parcourir les rayons d'une librairie et y découvrir, mis à la portée du jeune public, des textes du Moyen Âge est, pour le professeur de Lettres qui se sent invité ou contraint, c'est selon, par les instructions officielles à étudier ces ouvrages, un réel soulagement. L'éditeur, dont le rôle tient à la fois du vulgarisateur-traducteur et du remanieur — ces textes étant souvent longs et d'un accès difficile, il a fallu en abrégé la matière, relier les épisodes sélectionnés entre eux et surtout en moderniser la langue — a fait *presque* tout le travail. Cependant, nous ne saurions trop inciter l'utilisateur de ces éditions à la plus grande prudence. Car, à moins d'être un spécialiste de la langue, de la littérature et de la civilisation médiévales, on s'expose à de graves erreurs. Nous partirons d'un exemple concret, celui du *Livre des Merveilles* de Marco Polo, publié en 1997 dans la collection *œuvres et thèmes* des Classiques Hatier. Les extraits traduits sont suivis d'un questionnaire destiné à fournir une grille de lecture invitant les élèves à citer, relever, expliquer et interpréter. Même si les questions posées sonnent le plus souvent juste, nous aimerions mettre en garde

1. Première précaution oratoire indispensable quand on aborde un texte du Moyen Âge : éviter d'employer le terme d'« auteur », trop chargé de connotations pour pouvoir être appliqué à n'importe quel « écrivain » (terme lui-même impropre pour la période considérée) médiéval, comme l'a à juste titre montré E. Baumgartner, « Sur quelques constantes et variations de l'image de l'écrivain (XIIe-XIIIe siècle) », dans *Auctor et auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale, actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, dir. M. Zimmermann, Paris, École des Chartes, p.391-400.

2. Marco Polo, *La description du monde, texte intégral en français moderne*, avec intr. et notes par L. Hambis, Paris, 1955. C'est la réédition de cette traduction par les éd. Phébus en 1996 qui fournit les extraits choisis dans l'ouvrage de chez Hatier.

3. Il s'agit d'une traduction faite d'après l'édition prétendument intégrale du texte de Marco Polo établie par Moule et Peillot. Publiée en anglais en 1938, cette dernière se présente comme un texte reconstitué à partir de plusieurs manuscrits (18 en tout d'après les informations données par P.-Y. Badel, médiéviste de renom, dans son édition de *La Description du Monde* parue en 1998 dans la collection *Lettres gothiques*, Le Livre de Poche, p.34). Il s'avère de plus que la traduction de L. Hambis, outre un style archaisant, n'est pas dépourvue d'un certain nombre de contresens. Il nous semble impératif de veiller avant tout, quand on décide de faire découvrir un texte du Moyen Âge à des élèves, à la qualité de l'édition utilisée.

4. Cette expression est de J. Batany, *Français médiéval*, Paris, Bordas, 1972, p.16.

5. Nous ne saurions trop recommander l'édition de P.-Y. Badel, mentionnée dans la note 3, qui met sous les yeux du lecteur, comme beaucoup d'autres ouvrages de cette collection, non seulement le texte original mais également une excellente traduction en français moderne qui bannit les archaïsmes de style.

6. Il conviendrait, pour en être absolument sûr, de se livrer à des relevés sur l'ensemble de l'œuvre polienne. Il faut, dans tous les cas, avoir présent à l'esprit que l'ordre des mots dominant varie avec le genre du texte et le siècle.

7. Règles qui pourraient être rappelées ou... découvertes grâce à la lecture d'un petit ouvrage comme celui de C. Thomasset et K. Ueltschi, *Pour lire l'ancien français*, Paris, Nathan, 1993.

l'enseignant contre le danger qu'il peut y avoir à les systématiser et l'inviter à se méfier d'une démarche qui ne prendrait pas suffisamment en compte la spécificité de ces textes. Guidé par la volonté de trop bien faire et d'avoir une approche qui soit à la fois littéraire, grammaticale et stylistique, on court en effet le risque d'attribuer à l'auteur¹ des intentions qui ne furent pas les siennes. Nous passerons en revue trois domaines particulièrement sensibles.

1) La traduction utilisée d'abord : pour le texte considéré ici, la version française est celle de L. Hambis². Si une telle traduction peut tout à fait convenir à un lecteur averti³, elle ne nous paraît néanmoins absolument pas adaptée à un jeune public qui n'a aucune conscience de ce qu'était la langue médiévale et qui, bien souvent d'ailleurs, ignore même qu'au Moyen Âge on parlait « autrement ». Il nous semble indispensable en effet que, dans les éditions scolaires, le texte soit traduit dans un français moderne correct, c'est-à-dire conforme à l'usage, et que soit proscrit le « jargon pseudo-troubadour »⁴. Remplie d'archaïsmes littéraires du type « *ils en parlent tout aussi peu que si point n'était là* » (p.20), « *je te le vais donner à manger* » (p.27), « *jamais les Sarrazins n'en mangent aucune, pour ce qu'ils ne les aiment pas* » (p.32), « *quand ils ont pris les hommes, ils occissent tous les vieux sans trace de pitié* » (p.47), la traduction ne contribue qu'à donner aux lecteurs non initiés une idée fautive de ce que fut le français parlé, ou du moins écrit, au Moyen Âge. Mieux vaut donc un texte parfaitement bien traduit et, de ce fait, aisément accessible à un public de collégiens plutôt qu'un texte rempli d'inversions, d'ellipses, de structures censées donner une coloration médiévale et dont le seul rôle est finalement de rendre l'œuvre inintelligible. Et rien n'interdit au professeur de Lettres, à l'occasion, de mettre en regard la traduction et l'original afin de montrer aux enfants ce que fut vraiment la langue en usage à cette époque⁵.

2) L'approche stylistique ensuite : faute d'une connaissance suffisante de la syntaxe du Moyen Âge, l'éditeur, et à sa suite l'enseignant, risquent d'interpréter comme un fait stylistique ce qui n'est qu'un trait de langue sans aucune pertinence. Nous traiterons d'abord de l'inversion des termes et plus précisément de la postposition du sujet. Si l'on est satisfait de lire, à la page 22, que « *très haute est la montagne* » est une tournure « *peu naturelle aujourd'hui* », mais « *fréquente à l'époque de Marco Polo* », il faut en revanche prendre avec la plus grande circonspection les considérations sur la mise en valeur des mots dans une phrase comme « *Au Calife de Baudac était le plus grand trésor* » (p.29). L'ancien français étant une langue à verbe médian, il est très fréquent que la zone préverbale soit saturée par un régime, un attribut, un complément circonstanciel... et que le sujet soit donc rejeté après le verbe. Les remarques stylistiques sur la place des mots et notamment sur l'ordre objet (pris au sens large) / verbe / sujet, typique d'un état de langue, doivent donc être formulées avec beaucoup de précaution même si, en ce qui concerne le texte de Marco Polo, le paramètre stylistique est sans doute pertinent, l'ordre en question pouvant en effet, étant donné la date de rédaction de l'œuvre, apparaître comme « marqué » et destiné à mettre en relief le syntagme antéposé au verbe⁶. S'il est légitime de tenter une approche stylistique des textes et de souhaiter réinvestir des notions opérantes lorsqu'on étudie des œuvres littéraires modernes, il ne faut néanmoins pas oublier que la syntaxe du Moyen Âge obéit à des règles qui lui sont propres⁷ et, qu'à défaut d'en avoir ne serait-ce qu'une vague idée, on court le risque de voir une intention expressive là où il n'y en a aucune. Une connaissance minimale des pratiques d'écriture des scribes ainsi que des techniques modernes d'établissement des textes nous semble tout aussi indispensable qu'une maîtrise, même imparfaite, des règles

8. C. Buridant, *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Sedes, 2000, p.36.

9. C'est là la définition proposée par Gervais de Tilbury, *Le Livre des Merveilles. Divertissement pour un Empereur (Troisième partie)*, traduit et commenté par A. Duchesne, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 20. Et Gervais de Tilbury d'ajouter : « ce qui fait merveille, c'est notre impuissance à rendre compte de la cause d'un phénomène. »

10. À Gossuin, on doit *l'Image du monde* (éd. O. H. Prior, Lausanne, Imprimeries Réunies, 1913 pour la version en prose et éd. C. Connochie-Bourgne, Thèse de Doctorat d'État, Université de Paris IV, ex. dactylographié, 1999, t. 3, pour le texte en vers) ; quant à Brunetto Latini, il est l'auteur du *Livres dou Tresor*, éd. F. Carmody, Slatkine Reprints, Genève, 1975.

11. F. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 249.

syntaxiques. Quand on sait que « la ponctuation retenue par les éditeurs modernes [...] diffère profondément de la ponctuation des manuscrits »⁸ et que ces éditeurs n'hésitent pas, pour rendre leur texte lisible, à rajouter des signes, que, de plus et pour un même texte, la ponctuation est, d'un copiste à l'autre, fluctuante pour ne pas dire aléatoire et que, de surcroît, elle n'a souvent pas la même valeur en ancien français qu'en français moderne, comment peut-on tenter la moindre interprétation d'un signe présent dans la traduction ? Comment affirmer, à moins d'avoir fait toutes les vérifications préalables dans le manuscrit de base et au sujet d'un point d'exclamation, que « le narrateur laisse parfois deviner ce qu'il pense à travers un signe de ponctuation » (p.74) ?

3° Le sens des termes et des notions enfin : s'il demeure indispensable de définir les mots ayant changé de sens ou ayant disparu dans le passage de l'ancien français au français moderne, il est tout aussi impératif de prendre un soin tout particulier à la définition des notions et des concepts nécessaires à la compréhension de l'œuvre. Faute d'une telle précaution, éditeur et enseignant s'exposent à une interprétation erronée du texte étudié. Nous nous en tiendrons à l'analyse du titre proposée dans l'édition scolaire retenue. On y lit que le mot *merveilles* « renvoie à un univers fabuleux, inventé comme dans les contes et les légendes » (p.4). Or, rien n'est plus faux que cette conception. Pour le Moyen Âge en effet, la merveille, qui a pour fin l'émerveillement, est « ce qui échappe à notre compréhension, bien que naturel »⁹. Marco Polo n'est pas un auteur de contes de fées, encore moins un affabulateur dont le livre serait de pure fantaisie. Son œuvre s'inscrit dans une longue tradition : celle notamment des ouvrages encyclopédiques latins de Plin et de Solin, son abrégiateur, relayés par Gossuin de Metz ou Brunetto Latini, pour ne citer que quelques auteurs ayant écrit en français¹⁰. Si l'on n'a pas compris

cela, on n'a rien compris du tout. La merveille est donc chez lui comme chez beaucoup d'ethnographes « le réel de l'autre »¹¹. Et voilà que *Le Livre des Merveilles* nous ouvre sur l'autre, non pas un autre « fabuleux » mais différent. Le texte prend alors une dimension insoupçonnée et s'offre à une exploitation pédagogique bien plus intéressante que celle qui le réduirait à un simple récit de légendes ou même de voyages : accorder de l'attention aux mondes étranges parce qu'étrangers, se représenter l'autre et tenter de le comprendre, n'est-ce pas déjà l'accepter ? Autant de pistes qui doivent permettre à l'enseignant de réactualiser un ouvrage pourtant vieux de sept siècles et à l'élève de se l'approprier.

On ne lit pas un livre du Moyen Âge pour tenter d'y retrouver des techniques d'écriture modernes ou pour hasarder quelques remarques stylistiques qui, faute d'une maîtrise suffisante de l'ancien ou du moyen français, risquent de n'avoir aucun intérêt. On lit un texte médiéval pour rire ou pleurer, pour découvrir et s'extasier, autrement dit pour partager une émotion et constater que ces textes sont toujours vivants puisque les sentiments, les préoccupations, les problèmes de société — moi et l'autre, moi contre l'autre, moi avec l'autre — qui y sont exposés ne sont pas d'un autre âge. On ne dépoussière pas ces œuvres pas plus qu'on ne les ressuscite : on les re-lit, avec nos yeux de lecteurs modernes mais avertis. C'est à cette condition que la merveille peut mener à l'émerveillement.

Christine SILVI ■■■

En France, on a vendu en 2007, 81 millions de livres pour la jeunesse, soit 16% du total des exemplaires, toutes catégories de livres confondues, et 11% du chiffre d'affaires de l'édition, en constante croissance depuis 1995.